

Le pouvoir du mot, un prélude à la didactique du texte poétique d'expression française : une lecture de cri de Zegoua Gbessi Nokan

Kadiatou Kouadio- Bouadou

Doctorante

S'interrogeant sur la définition de la poésie par rapport à la prose, Roland Barthes écrit dans *Le degré zéro de l'écriture* :

« Toute poésie n'est alors que l'équation décorative, allusive ou chargée, d'une prose virtuelle qui gît en essence et en puissance dans n'importe quelle façon de s'exprimer » (P.33-34).

La poésie serait donc une prose avec des attributs décoratifs et ornementaux chargés émotionnellement et traduisant l'état d'esprit du locuteur. Le mot poétique est riche d'une valeur ajoutée. Le mot constitue est donc une « quantité absolue » qui véhicule la pensée. Toute la richesse du langage repose sur le mot. Cela est précisé encore par Roland Barthes qui soutient :

« Dans la poétique moderne, les mots produisent une sorte de continu formel dont émane peu à peu une densité intellectuelle ou sentimentale impossible sans eux ; la parole est alors le temps épais d'une gestation plus spirituelle pendant laquelle la pensée est préparée, installée peu à peu par le hasard des mots ».

Le mot est l'élément révélateur de la pensée et partant de l'être. Libérateur parce que permettant de traduire la pensée dans tout son état, le mot a été exploré sous plusieurs angles par les linguistes et psychanalystes.

Psychanalyste juif, Freud s'est attaché à explorer l'inconscient et à travailler dans le « sous-sol » de l'esprit humain. De ses recherches, il retient le rôle important du mot dans la saisie de l'inconscient de l'être à travers ses productions, et singulièrement ses écrits littéraires. Dans cette optique, Wunenburger, professeur agrégé de philosophie à l'université de Dijon affirme son attachement à la littérature en ces termes :

« Les interlocuteurs privilégiés de Freud ne sont pas toujours ses malades mais des textes littéraires ou des œuvres d'art. Théâtre, roman, poésie, sculpture l'attirent et l'intriguent moins en tant qu'ordonnements esthétiques que comme énigmes du sens. Le langage des formes attise chez Freud un plaisir de l'interprétation, un profond désir de déchiffrer ces ensembles de signes »1

Ainsi, le goût pour les œuvres littéraires s'explique par l'attraction que le mot exerce sur lui. Le mot tire sa valeur du fait qu'il est « énigme du sens » ; en ce sens les mots constituent dans le langage un « réseau de signes » entre lesquels se trouve un sens caché. Cette réalité verbale semble tirer sa force de sa forme expressive qui véhicule le sens et l'intention de l'individu qui le profère. Cette thèse est confirmée par Wunenburger :

« La psychanalyse freudienne apparaît donc bien comme une nouvelle psychagogie, comme une sorte de rhétorique thérapeutique : les mots constituent la matière première de l'inconscient, l'outil de son expression, l'instrument de sa manipulation »²

La psychanalyse du texte consiste dans une interprétation inspirée par les théories psychanalytiques. Chez Freud le mot constitue par conséquent l'élément essentiel. Il est le point de départ qui révèle l'état psychologique du patient et permet l'interrogation de l'inconscient. Par ailleurs le mot permet dans sa saisie de poser des diagnostics en ce qui concerne l'état du malade. Ainsi la rhétorique freudienne s'organise-t-elle autour de ce terme « mot ». En l'appliquant au recueil *Cri*, nous sommes amenée à interroger les mots qu'emploie Nokan. C'est pourquoi notre étude consiste à identifier les ressources verbales auxquelles Nokan a recours et à réfléchir sur leur pouvoir.

I. La forme expressive du mot : identification des champs lexicaux

Le pouvoir de séduction que le texte poétique exerce sur le lecteur ou l'auditeur réside dans le mot essentiellement. Sa beauté subjuguée. Cette beauté formelle du mot est restituée par différents effets que Sartre présente dans son ouvrage *Qu'est-ce que la littérature* :

« Le mot », sa sonorité, sa longueur, ses désinences masculines ou féminines, son aspect visuel lui composent un visage de chair qui représente la signification plutôt que ne l'exprime »³

Le mot est d'une richesse inouïe. Sa perception fait intervenir aussi bien la vue que l'ouïe et le toucher. Il est son, il est réalité visuelle, enfin, il est réalité palpable. Dans *Cri*, nous nous intéresserons aux réalités visuelles et / ou palpables.

L'évocation d'un certain nombre de mots ramène l'auditeur ou le lecteur vers certaines réalités précises. Ainsi, certains champs lexicaux, c'est-à-dire ensemble de mots qui se rapportent à une notion, à un même domaine de sens, semblent l'objet de prédilection du poète. Ce sont l'orage, la souffrance, l'activisme et le bien-être.

I.1. Le champ lexical de l'orage

Dans les poèmes de Nokan et sur l'axe des paradigmes qui concerne la sélection, certains termes ramènent à la notion d'orage. Ce sont : « **Vent, tempêtes, ouragan, nuages, intempéries, foudres** ». Présents dans toutes les sections du recueil de poèmes, ces termes dans toutes les différentes manifestations de l'orage évoquent l'idée de violence. Tempêtes et ouragan sont magnifiques par la force qu'ils représentent et cette possibilité de bouleversement qu'ils développent. De plus, la foudre, cette décharge électrique dans l'atmosphère, accompagnée de tonnerre et d'éclairs est une démonstration de la force hypnotisante, de la force qui réduit à l'impuissance. Les « intempéries » qui dénotent du mauvais temps, de la rigueur du climat apparaissent comme une représentation plus vaste, plus générale de l'orage dont la capacité à gêner les activités humaines est patente.

I.2. Le champ lexical de la souffrance

La notion de souffrance est présente en toile de fond dans les différentes sections. C'est à juste titre donc que sont utilisés ces termes qui y renvoient :

« Bourreaux, dévoreurs de vie, étouffer, brimé, assassiné, souffrances, dévorée, fusils, épines, griffe, écorché, pressuré, miné, cœurs ravins, fusillé, dévoreurs, criblé de balles, éborgné, blessé, violé, balaféré, tordu, troué »

Certains de ces termes restituent l'action de provoquer la souffrance. Et ils sont les plus abondants dans la série relevée. En effet, bourreaux, dévoreurs de vie, ainsi que tous les participes passés rendent compte d'un acte conscient de destruction. Ils

permettent dès lors à l'esprit de percevoir ces tortionnaires comme une force implacable et anéantissante. L'abondance même de ces mots en rajoute à la force des bourreaux qui, face aux torturés, ont l'allure de monstres. Ces deux groupes de mots « Cœurs ravinés » et « épines dans mon cœur » rappellent les torturés ; ces expressions sont très évocatrices dans la mesure où elles restituent l'image d'un cœur abîmé. La souffrance ici est vécue à deux niveaux. Au plan physique, la douleur semble meurtrière puisque le cœur est un organe de vie ; au plan moral, le cœur, siège des sentiments, est détruit. C'est dire alors que la tristesse est de mise chez le torturé. L'image de l'exploitation est rendue à travers l'acte que posent les bourreaux ainsi que par l'état des torturés eux-mêmes. La notion de souffrance est évidente également dans l'emploi de la présentation animalière par le poète : « **Boas, vampires, hydre coloniale, panthères, tigres, ogres** » renvoient à des animaux craints pour leur agressivité. La panthère et le tigre sont des félins dont la nuisance pour l'être n'est pas à démontrer. L'hydre quant à elle se caractérise par une agressivité permanente qui immobilise, étouffe comme le serpent boa d'ailleurs. Le vampire et l'ogre sont une représentation imagée d'un être extraordinaire qui se nourrit de sang, de chair humaine. Ces images sont très évocatrices de la douleur que vit l'être humain. Le lexique de la souffrance apparaît également dans ces termes qui renvoient à la privation de la liberté : « **Geôle, prison, cachot, menottes** ». A l'évocation de ce lexique se construit dans l'esprit un univers carcéral, borné, limité et s'opposant au désir profond de l'être humain. C'est aussi à partir des mots qui expriment l'absence de clarté qu'est construite la notion de souffrance et de malaise. En effet, les termes : « **Ténèbres, épouvantable nuit, nuit, brouillard, ombre, s'assombrit** », développent l'idée de tristesse et de désespoir ; la nuit ayant pour connotation l'absence totale d'issue de secours, de bouée de sauvetage. La souffrance est donc très présente et en toile de fond dans le recueil et vécu de façon physique et morale. Dès lors naît le désir de se rebeller qui justifie la présence du lexique de l'activisme.

I.3. Le champ lexical de l'activisme

L'activisme peut être perçu comme une attitude qui insiste sur la nécessité de la vie et de l'action. Ce serait par conséquent une attitude qui exclurait la passivité. Certains mots restituent cette notion. Ce sont les verbes d'action suivants :

« Incendier, déracinerons, déchireront, se dressa, piétinait, fonçait, balayer, combattre, déposer des bombes, conquerrons ».

Ce sont là autant de verbes d'action qui ont en commun l'idée de bouleversement, de destruction et de rejet. Avec « se dressa », « combattre » et « conquerrons », l'image de l'action salutaire se développe chez le lecteur. Aussi est-il normal qu'apparaisse le lexique du bien-être.

I.4. Le champ lexical du bien-être

La sensation de bien-être est rendue par tout un lexique de la clarté et du beau temps :

« Jour, aube, aurore, soleil, aube magique, épanoui, aube dorée, aurore rouge, éclore, clarté, lumière neuve, aurore de beauté, à l'aurore, ensoleillés ».

Le jour naissant « aube » ou « aurore » est présenté sous un angle qui en figure la beauté et les surprises qu'il crée. En effet, les adjectifs « dorée » et « magique » et le groupe nominal « de beauté » suggèrent à l'esprit une aube merveilleuse et lumineuse. La notion de bien-être est restituée aussi par « éclore », « épanoui », « soleil » et « ensoleillés ». Ces mots montrent de façon progressive la naissance de l'aube et sa transformation avec l'évolution du temps. Telle une fleur, elle naît et s'épanouit. Cette image développe aussi la notion de fraîcheur et de jeunesse que nous retrouvons dans l'adjectif « neuve ». Le bien-être est rendu en outre par tout le lexique de l'amour qu'emploie le poète. Nous

retrouvons des termes du genre :

« Amour, enivrante, embrasse, m’embrasser, cœurs, cœur, aime, aimeront, douce».

qui sont un lexique affectif. L’esprit, à l’évocation de ces mots retrouve un univers précis. Il situe l’être qui le profère dans un espace. On pourrait dire avec Roland Barthes ceci :

« Le mot a une forme générique, il est une catégorie. Chaque mot poétique est aussi un objet inattendu, une boîte de pandore d’où s’envolent toutes les virtualités du langage ».⁴

Le mot par conséquent à la force d’évoquer, de faire voyager l’être par l’imagination. Ainsi, le lexique du bien-être comme celui de l’activisme de la souffrance et de l’orage informe sur les préoccupations des locuteurs.

II . Le pouvoir du mot

Freud s’est attaché à la forme expressive du mot pour révéler l’inconscient de ses malades. Dans cette psychanalyse, Wunenburger soutient ceci :

« Le langage se révèle comme un instrument de trahison, au double sens du terme : il sert à engendrer les mensonges les plus subtils sur nous-mêmes mais il offre aussi les meilleurs garanties pour restituer la vérité ».⁵

Le mot serait alors l’instrument qui dévoile le désir et l’intention de l’être humain. Partant de ce constat, nous sommes amenée à nous interroger sur le sens caché que véhiculent les mots récurrents chez Nokan. En d’autres termes quelles profondeurs cachées, quelles vérités peuvent être perçues à travers le mot ? Nous nous attellerons à rechercher à partir des différents champs lexicaux relevés la signification profonde que véhiculent les mots.

II.1. Le lexique de la souffrance : expression du désir profond de révolte

Les images de violence perçues dans les mots exposent de façon crue et révoltante l’exploitation des hommes par leurs semblables. Dans cette exposition, si l’acte de choisir le mot semble gratuit, nous pouvons noter cependant que le mot en lui-même est une notion complexe qui laisse entrevoir une rébellion. Le poète n’a pour souci que de traduire les faits, la réalité vécue. Il ne réalise certainement pas que le choix du mot pour dire sa pensée est fonction d’une intention. Les mots comme «bourreaux » et «dévoreurs de vie » possèdent une connotation tellement négative qu’ils n’ont plus droit de cité. En les dévoilant le poète exprime son désir de changement, de transformation de la cité. Le mot dans son interprétation traduit des « profondeurs cachées ». De plus la série de participes passés est assez révélatrice de cette intention de révolte. A chacun de ces termes qui globalement renvoient à la notion d’exploitation, se greffe un sens plus profond : celui d’affaiblir et d’anéantir par l’exploitation. Dès lors, la préoccupation du poète sera le rejet d’une telle situation, se laissant guider par son instinct de survie. Le malaise est traduit aussi par le lexique de l’orage.

II.2. Le champ lexical de l’orage : quelle information dissimulée ?

Wunenburger présente la méthodologie freudienne en ces termes :

« Il s’agit d’une remontée des images et représentations vers le sens et l’intention».⁶

En appliquant cette méthode, nous réalisons que pour certains termes il est essentiel de mettre en rapport sens propre et sens figuré afin de découvrir les désirs réels. Wunenburger corrobore cette opinion quand il écrit :

« Dans l'écriture et le verbe le sens propre n'est jamais que l'avancée d'un sens figuré, entre lesquels se dessine une profondeur cachée ».⁷

Aussi, le champ lexical de l'orage peut être perçu de façon symbolique. Au sens figuré, il suggère toute la force dont ont besoin les jeunes pour remplacer pleinement la génération du personnage de Mandjé Toussoa dans la section le « Cri rouge ». Les mots « foudre » « tempête » « ouragan » sont si riches de sens qu'entre le dire et le désir du poète, il n'y a qu'un pas aisément franchi d'ailleurs. En portant son choix sur ces termes, la visée consciente ou inconsciente du poète est évidente : il s'agit de la paralysie, par les jeunes, des exploités, des profiteurs et des gouvernants injustes et gourmands. Le pouvoir du mot a été de restituer à travers les symboles, la volonté que tout abus soit supprimé. Le sens figuré revêt ainsi une importance non négligeable ; en surchargeant le sens littéral d'un sens « oblique » le poète réalise la polysémie du mot. Il en résulte qu'il est sublimé plus aisément pour exprimer la détermination qui doit conduire au changement social tant souhaité. Les mots semblent dotés d'un pouvoir subversif. Le lexique de l'orage par conséquent témoigne du souci de bouleversement et de destruction qui se réalise par l'activisme.

II.3. Le champ lexical de l'activisme : une vision chaotique de l'univers

La série de verbes d'action décrivant l'attitude du peuple qui en fait n'est qu'une réaction face à toutes formes d'oppression, témoigne, au-delà de la colère, du sentiment de haine éprouvé. Les verbes : « **Incendier, piétiner, balayer, couper** » sont d'une agressivité poussée à son paroxysme. Aussi sont-ils le signe du mépris nourri à l'encontre de toutes les forces dominantes. La psychanalyse y verrait une volonté de détruire, de faire table rase d'une situation gênante pour peut-être en créer une de meilleure. Le discours obéit par conséquent à cette présentation qu'en fait Wunenburger :

« Les discours sont une expression d'un sens qui se diffracte à travers des mots ».⁸

Par leur présence récurrente à l'intérieur des poèmes, les participes passés concourent à développer l'idée de la destruction à réaliser et révèlent le tempérament belliqueux des personnages.

Contrairement à la notion de souffrance, le lexique du bien-être n'est pas largement évoqué. Cela pourrait être déjà le signe que cette réalité n'est peut-être pas connue des personnages et du poète. De plus son évocation, les mots pour le dire, suscitent quelques interrogations. L'amour est vécu avec extase lorsque nous observons les termes qui le rappellent ; ce sont, « enivrante », « t'embrasse passionnément », « me saoulent » qui montrent un état vécu à l'extrême. N'est-ce pas l'expression d'une insatisfaction ? La phrase interrogative extraite de la section intitulée « nos cœurs fleuriront » porte à le croire :

« La vie se laisse-t-elle entièrement embrasser ? ».⁹

Dans cette « expression exagérée » de la sensation de bien-être, le poète dévoile son insatisfaction. Ce même processus apparaît avec les termes « sourire », « beauté ». Alors qu'il les évoque pour traduire son contentement, il s'interroge :

« Comment semer le sourire sur toutes les lèvres,
procurer aux yeux des beautés
quand des hommes étouffent mon pays ? »¹⁰

Cette question même est l'aveu de l'inexistence du bonheur que le poète laisse apparaître à travers les mots. Ainsi la présence du mot ne signifie pas sa réalité dans le quotidien de l'être. Wunenburger atteste ce point de vue :

« Les mots renferment dans leur substantialité assez de plasticité pour subvertir l'expression du sens mais aussi assez de densité pour permettre d'extraire l'intention qui s'y masque ».¹¹

Le mot est le véhicule par excellence de la pensée. Même travesti, il est le reflet de l'inconscient de son auteur. A travers cette réalité s'étale l'opinion, le point de vue de l'être.

Bibliographie

- BARTHES (Roland), *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Editions du seuil, Paris, 1953 et 1972, 187 pages
- BONNARD (Henri), *Procédés annexes d'expression*, Paris, Magnard, 1983, 242 pages
- GOOSSE (André), *Le bon usage*, Grévisse, Paris, 13^e édition, Deboeck Duculot, Paris, 1997, 1762 pages
- JOUBERT (Jean Louis), *La poésie*, Paris, Armand Colin, 1988, 164 pages
- MAKOUTA- M'BOUKOU (Jean Pierre) : *Introduction à la poésie négro-africaine*, Abidjan, Nouvelles Editions Africaines, 1985, 343 pages, *Les grands traits de la poésie négro-africaine*, Abidjan, Nouvelles Editions Africaines, 1985, 347 pages
- NIAMKEY (Koffi), *Les images éclatées de la dialectique*, Abidjan, PUCI, 1996, 173 pages
- NGANDU NKASHAMA (Pius), *Négritude et poétique, une lecture de l'œuvre critique de Léopold Sédar Senghor*; Paris, L'harmattan, 1992, 158 pages
- NOKAN (Zégoua Gbessi), *Cri*, Poésie CEDA, Abidjan, 1989, 190 pages
- NOTRE LIBRAIRIE, N°87 *Littérature de Côte d'Ivoire (2)*, «Un écrivain engagé», Charles Nokan», Paris, Avril-Juin 1987, 127 pages
- SARTRE (Jean Paul) : *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Folio/Essais Gallimard, 1948, 374 pages
- VAILLANT (Alain), *La Poésie, initiation aux méthodes d'analyse des textes poétiques*, Paris, Nathan, 1992, 128 pages
- WUNENBURGER (Jean-Jacques) : Sigmund Freud, une vie, une œuvre, une époque, Paris, Balland, 1985, pages

Notes

¹ Wunenburger (J.J.): *Freud*, P.275.

² Wunenburger (J.J.): *Freud*, P.295.

³ Sartre (J.P.) : *Qu'est-ce que la littérature*, P.20.

⁴ Barthes (R.) : *Le degré zéro de l'écriture*, P.38.

⁵ Wunenburger (J.J.): *Freud*, P.288.

⁶ Wunenburger (J.J.): *Freud*, p. 275.

⁷ Wunenburger (J.J.): *Freud*, P.277.

⁸ Wunenburger (J.J.): *Freud*, P.275.

⁹ Nokan (Z.G.): *Cri*, P.100.

³ Ibid. P.105.

¹⁰ Wunenburger (J.J.): *Freud*, P.288.